

D'UN BAISER DE FEU A UN BAISER DE MIEL

par André Du Dognon

Qui l'eût cru ? les plus belles paroles d'amour inspirées à un homme par un adolescent qui meurt dans ses bras, les embrassements les plus désespérés, les caresses les plus désolées, c'est Claudel qui les prodigue au jeune guerrier Cébès par la bouche et les bras vigoureux de Tête d'Or. Scène capitale d'une pièce qui repose entièrement sur cet adieu déchirant d'un homme à un jeune homme écrite par un auteur de dix-neuf ans que ne retiennent pas encore les prudences d'une carrière académique et diplomatique.

On me dira que tout se trouve dans la bible dont s'inspira largement Claudel toute sa vie, comme tout est dans Balzac et dans Proust. Ce qui donne toute sa signification à cette scène capitale qui voit le héros se gonfler d'une ambition que seule une grande douleur peut inspirer et la peur même de la mort qui oblige à construire une vie, à faire une œuvre, à se marier, à avoir des enfants. C'est surtout par ses reniements qu'un auteur affirme ce qu'il est et Claudel a d'autant plus longtemps renié sa pièce qu'elle est la négation de la foi catholique si elle est l'affirmation d'une foi en l'amitié passionnée.

En effet, répondant à la demande désespérée du jeune mourant, Tête d'Or lui répond : « Non, il n'y a rien de l'autre côté quand le sac de notre ventre se vide et tombe en pourriture ».

Hé, hé, voici bien la face inconnue de Claudel, son testament contre quoi toute son ambition ensuite, son sublime entêtement n'était peut-être que faux semblant pour cacher l'abîme entrevu à vingt ans sous ses pas. Les exégètes sont venus ensuite expliquer que c'était les adieux de Claudel à son adolescence, que l'adolescent courant qu'il étreignait avec passion c'était sa jeunesse condamnée. Je veux bien, il n'y a qu'une façon d'admirer la jeunesse, la sienne et celle des autres, c'est de l'aimer et de la pleurer. Tout ce que l'homme mûr, l'homme social cherche à remplacer sans le savoir, de réussite en réussite jusqu'à ce qu'il descende la pente, décoré et couvert d'honneurs, cette marche funèbre n'est là que pour cacher l'absence de cet amour des hommes qui, pur ou impur, est irremplaçable.

✂

Voici l'entrée par la petite porte et presque au dernier acte, de la beauté d'azur dans une pièce de la Françoise Sagan anglaise, **Shelagh Delaney**, adaptée par deux auteurs de talent, Gabriel Arout et Mme Mallet Joris, la romancière du Rempart des Béguines.

Après une première partie faite d'une tranche de vie un peu longue et plate où nous voyons vivre une demi-prostituée vieillissante mais encore virulente et sa fille, hypernerveuse, petite personne encore vierge et qui mettrait son luxe à le rester si, un soir que sa mère l'abandonne, elle ne jouait une scène d'amour avec un marin mulâtre et si maladroitement qu'elle en devient enceinte. Pourtant, c'est sur les lèvres

un peu épaisses de ce joueur de saxo qu'elle a trouvé ce **goût de miel** qu'a pour une jeune fille le premier baiser d'amour.

Je vous ai dit que l'auteur en était une femme. C'est dire qu'à l'inconvenance de la situation s'ajoute l'inconvenance du langage. Nous voici loin des précieuses au whisky de roman à la mode. La platitude de la construction et du dialogue y est presque constante. On dirait un roman de Francis Carco, de ceux qui faisaient les délices de Paul Bourget aux alentours de 1925, sauf que pour ménager les profits de sa carrière, le cher Carco se serait arrangé pour que les deux femmes ne soient parentes que de loin.

Pour finir, la mère suit une espèce de bellâtre dans une maison neuve. On regrette, à la fin de cette première partie, que M. Gabriel Arout et Mme Mallet Joris n'aient pas employé une technique plus savante et, pour tout dire, plus américaine afin de présenter cette tranche de vie. Il eût fallu des retours en arrière, des allées et venues de projecteurs pour fouiller plus avant dans la vie de nos héroïnes afin de nous illusionner sur l'épaisseur de leur existence pauvrete et à base de vin rouge.

La seconde partie nous réveille en nous montrant aux côtés de la jeune héroïne, parfaitement insupportable et enceinte, un jeune homme sage comme une image. Nous comprenons qu'il est homophile parce qu'il prépare une brassière pour le bébé à naître et quand la jeune fille lui demande de venir s'étendre à côté d'elle sur le lit, il se sauve à la cuisine pour surveiller le gâteau qu'il lui destine. D'après les auteurs, ce jeune homme souffrirait d'une maternité rentrée. A mon avis, il est encore bien jeune pour cela. Son dévouement va jusqu'à faire revenir l'abominable mère que suit de près son maquereau d'amant qui s'attaque à notre jeune homme, le provoque en l'appelant « ma cocotte », ce qui, au fond, doit lui faire plaisir. Près d'accoucher et faisant ses griffes sur le garçon qu'elle estime cependant, elle se rend compte qu'elle aura un quarteron d'enfant noir et appelle en vain celui qui lui valut cette aventure. Inutile, il est parti. Reviendra-t-il jamais ? Le jeune homme ayant mis de l'ordre dans le ménage et achevé le gâteau, s'en va rechercher la mère. Il aurait mieux fait d'aller chercher le père dans le port où l'on imagine qu'il est avec des filles, comme l'ami du beau Serge qui ramène sur son dos le père de l'enfant qui va naître.

Bien entendu, aucun journal, à ma connaissance, n'a fait mention de l'apparition dans notre théâtre de ce nouveau personnage du reste sacrifié – la morale l'exigeait – et qui constitue la seule trouvaille d'une pièce un peu démodée mais qui, à cause de cela précisément, a des élans d'une grande sincérité.

Le jeu de Lily Kedrova, la mère, vulgaire et humaine à souhait, de Huguette Hué, nerveuse et fine et de la jeune beauté d'azur, assistante sociale qui, on l'espère pour lui, a d'autres distractions que d'apprendre son métier de mère à une fille, est remarquable. C'est lui, du reste, qui donne la seule note de propreté à cette famille parfaitement abjecte. Je vous ai dit que c'était une pièce de femme. Rien d'étonnant à ce qu'elle soit à la fois audacieuse et un peu désuète.

Arcadie n°77, André du Dognon, mai 1960